



« TOUT COMMENCE EN MYSTIQUE ET FINIT EN POLITIQUE »

DANS QUELLE LANGUE CHARLES PÉGUY NOUS PARLE-T-IL ?

› Patrick Kéchichian

L'année 2014 a été celle de la célébration du centenaire de la mort de Charles Péguy. Des cérémonies, des publications, des colloques ont rappelé son souvenir, qui, inévitablement, vient recouvrir la force vive de l'œuvre, le signe de contradiction que représente, au-delà de sa biographie, la figure de Péguy. C'est une histoire ancienne que l'on rappelle, neutralisée par l'hommage. Hommage unanime et légitime, effaçant les mécompréhensions, comme rendu à partir d'un angle mort : celui où Péguy perdit la vie, à 41 ans, quand une balle l'atteignit au front, le 5 septembre 1914, près de Villeroy. Répétée, sans cesse représentée, cette scène finale *parle* assez à l'imagination pour devenir inaugurale. On commémore donc l'événement de la mort sur le théâtre d'une guerre qui faisait entrer la France, l'Europe et le monde dans le nouveau siècle et surtout posait, selon le mot d'Albert Thibaudet, « le principe de discordes nouvelles ». La célébration permet de rappeler, en la dramatisant, la mémoire de l'écrivain mort au champ d'honneur, acteur d'une tragédie collective dont il est devenu l'un des symboles. Ce n'est pas un mensonge, mais une simplification qui atténue la portée actuelle de la contradiction.

Car dans l'unanimité (et la sincérité) de l'hommage, quelque chose, on le sent bien, fige ce qui est mouvant, vient assourdir la voix nue, la « voix de mémoire engloutie » de Péguy. Une voix qui continue cependant de parler, de porter, selon un mode propre, un style singulier, au cœur de notre temps et dans notre conscience, cette fameuse contradiction. Ainsi, le nom de Charles Péguy résiste, grince, interpelle, se met en travers de la route tracée d'avance...

Comme contestation de cette solennité, prenons la simple affirmation de Bernanos selon laquelle ce Péguy, mort et enterré, mort et célébré, est encore « un homme qui répond chaque fois qu'on l'appelle ». Éloge bref, un peu étrange, qui, si l'on n'y prend garde, peut être rangé dans la catégorie des protestations d'admiration un peu grandiloquentes. Un grand écrivain salue un autre grand écrivain. Tout est en ordre. Mais il faut mieux entendre ce que dit Bernanos, et la vérité qu'exprime son propos. Une vérité qui bouscule le vieux truisme inoffensif selon lequel le mort que l'on est en train de célébrer reste bien vivant dans notre cœur et dans notre souvenir. Mais si une chose est vivante, c'est son œuvre, les mots, les phrases interminables de son œuvre, « l'expérience cruciale » de sa prose, comme l'écrivait Robert Burac (1), à la fois combattante et réflexive, mêlant l'intuition et le raisonnement, l'humour et la continuelle interpellation. Et aussi ses vers, réguliers ou non – l'immense houle de son poème. Pas le monument, le mausolée de cette œuvre, mais chacune de ses pages, publiées ou non par lui, rédigées dans la hâte, l'urgence du présent. Pages fiévreuses qui furent pensées dans la fièvre – par cette fièvre même. Dans l'écriture de Péguy, c'est toujours sa voix que l'on entend. Voix de « douceur tout armée de fermeté », de « fermeté tout armée de douceur ». Voix singulière par laquelle – en vertu d'un paradoxe que rejettent ceux qui en sont dérangés – l'identité de l'écrivain perd son caractère d'exception. Car à cet instant, la « signature »

Patrick Kéchichian est critique littéraire et écrivain. Il a publié au Seuil, dans la collection « Fiction & Cie », *les Usages de l'éternité. Essai sur Ernest Hello (1993)*, *les Origines de l'alpinisme Exercices spirituels (2001)*, *l'Aiguille de minuit Carnets de l'alpiniste (2004)*, *Des princes et des principautés Pamphlet (2006)*. Derniers livres parus *Petit éloge du catholicisme* (Gallimard, « Folio », 2009), *Paulhan et son contraire* (Gallimard, 2011) et *Saint Paul Le génie du christianisme* (Points, « Sagesses », 2012).
patrickechichian@gmail.com

n'est plus nécessaire, elle disparaît. Et cette « absence emplit le texte même, le corps du texte. Comme elle fait refluer la signature dans tout le texte. Le texte n'est pas signé alors. Tout le texte est signature » (2). Un an après la mort de Péguy, André Suarès parlait d'un « homme du bon travail » allant « droit à la vérité générale, purgée d'amour-propre ». Dans le même hommage, Suarès qualifiait ainsi l'« œuvre étrange » de Péguy : « Ses livres commencent toujours et n'ont jamais de fin. Il pense par digressions ; et son texte vit de commentaires. Faire route, pour lui, c'est dériver. La seule unité de ses œuvres est sa propre unité. Cent commencements, et pas de fin : beaucoup de gens s'y perdent. L'œuvre de Péguy les déconcerte. Mais elle retient ceux qu'elle a conquis : ils n'ont pas une œuvre d'art entre leurs mains : ils ont trouvé un homme. Et, faits à cette voix, ils en cherchent l'entretien. (3) » Avez-vous remarqué ? Suarès dit la même chose que Bernanos. Lui aussi préfère le mot « homme » au mot « écrivain ».

L'amitié Péguy

Avec chaque auteur, le lecteur, qu'il soit ou non critique, établit un rapport particulier, né d'une rencontre à tel moment de son existence. Pour nombre d'auteurs, la question se pose à peine. Les conventions de la relation sont solides, suffisantes. Cela favorise d'ailleurs une lecture à bonne et juste distance, un jugement serein. Avec Péguy – et quelques autres –, il en va autrement. Le lecteur n'est pas rendu passif et muet (même d'admiration) par l'auteur. Au contraire. Une secrète amitié s'instaure, pas une connivence. Une fidélité, mais qui n'a nul besoin de s'appuyer sur la personne imaginaire ou rêvée de l'écrivain : c'est sa voix qui importe, qui sollicite l'attention, la sympathie, la participation. Et pas au titre de quelque affinité élective mais à celui d'une reconnaissance large, collective, qui élargit l'espace, le rend public. Dans *Clio*, Péguy évoque ces « purs lecteurs » qui « lisent tout uniment » une œuvre, « avec amitié, avec fidélité, avec même une sorte de complaisance indispensable, non seulement avec sympathie mais avec amour ». Oui, « il faut entrer comme dans la source de l'œuvre ; et lit-

téralement collaborer avec l'auteur ». Cet auteur qui, lui-même, « s'il est vraiment auteur, vit dans un affleurement perpétuel de textes » (4). Qui est donc aussi, et d'abord, un lecteur. Avant d'être donnée, toute leçon est d'abord reçue. En tant qu'auteur, il aura pour charge, pour mission, de bien se faire entendre, de ne pas finasser, de ne pas jouer à l'artiste. Il aura la responsabilité d'écrire droit et droitement, en long et en large, avec, toujours, cette « fermeté [...] vêtue de douceur », conformément à la leçon apprise des classiques... On pourrait citer maintes pages qui développent cette idée. Mais j'aime particulièrement celle-ci :

« C'est encore une des superstitions, un des vices, capitaux, du monde moderne que cette idée, que cette illusion, que cette erreur qu'il y aurait une sorte de supériorité mystérieuse de celui qui écrit entre les lignes sur celui qui écrit dans les lignes, une sorte de supériorité tacite et latente, qui fait sourire les avisés, les entendus, je ne sais quelle supériorité d'entente et de confiance qui fait cligner des yeux – discrètement – les gens spirituels, pourvu qu'ils en soient avertis ; c'est aussi, c'est éminemment un vice français, insupportable, mondain, l'un des plus désagréables de tous les vices français, un vice odieux de véritable frivolité. Rien au contraire n'est aussi opposé à la méthode, rien n'est aussi contraire à la grande pureté, à la grande beauté classique. Il ne faut pas plus écrire entre les lignes et faire lire entre les lignes qu'il ne faut parler et faire entendre entre les mots. Il faut écrire dans les lignes. Il faut entendre dans les mots. Telle est la grande méthode droite classique. Et telle est aussi la grande méthode droite française. (5) »

On le sait : il y a une radicalité de Péguy, et parfois elle heurte notre sensibilité, notre sens de la mesure. On voudrait tant faire baisser la fièvre... Inutile de citer les pages sur Jaurès... Mais avec Péguy, on ne s'arrange pas entre amis, par exemple selon les intérêts

d'un parti. Ou encore dans la république des lettres. Aucun culte personnel littéraire n'est admissible, ne sera admis... Dans ce refus, qui est déjà une révolte, il faut aller très loin, quitte à mécontenter quelques écrivains tellement attachés à leur identité, à ce privilège ontologique qu'accorde, pensent-ils avec les yeux brillants de convoitise, la littérature. Un jour qu'il dialoguait avec Philippe Solers, essayant de le convaincre de l'importance de Péguy (sans grand succès, semble-t-il), Benoît Chantre notait avec lucidité combien est « incommensurable » la « communion des saints avec la république des gens de lettres » (6).

À la figure d'exception de l'artiste, Péguy oppose, sous de multiples formes, l'homme honnête, dur à la besogne. On se souvient de la dernière phrase de la « Note sur M. Bergson... » « Le plus honnête homme n'est pas celui qui entre dans les règles apparentes. C'est celui qui reste à sa place, travaille, souffre, se tait. (7) »

De même, dans les dernières pages qu'il a écrites, il parle de l'homme commun qui se retourne « vers sa race [...] aussitôt après son père et sa mère » : « Il ne distingue plus rien. Pourquoi ne pas le dire, il s'enfonce avec orgueil dans cet anonymat. L'anonyme est son patronyme. L'anonymat est son immense patronymat. Plus la terre est commune, et plus il veut être poussé sur cette terre. [...] Un citoyen de l'espèce commune, un chrétien de la commune espèce. Le citoyen dans le bourg ; le chrétien dans la paroisse. Et un pécheur de la plus commune espèce. (8) »

L'indivision de l'essentiel

On ne fait pas la synthèse ou la somme de l'œuvre, de la pensée de Péguy. En revanche, il faut apprendre à envisager une totalité, trouver un point de vue suffisamment élevé, au sens spirituel du terme, pour se représenter, à partir de ses écrits, l'unité de l'œuvre et de la personne de Charles Péguy. L'approche biographique, celle de Robert Burac notamment, et chronologique (le passage du socialisme au christianisme, les étapes vivement franchies, qui ne discréditent nullement

les précédentes mais les intègrent) constituent certes des portes, mais elles n'ouvrent pas l'espace le plus intime, celui du cœur de l'œuvre, de la passion de Péguy.

Un texte, un peu oublié peut-être, donne pleinement accès, à partir de l'élévation dont je parlais, à ce cœur de pensée, fait entendre son intime battement. Il est de Pierre Emmanuel et fut écrit pour la revue *Esprit* à l'occasion du cinquantenaire de la mort de l'écrivain (9). Cinquante autres années viennent donc de s'écouler, au cours desquelles l'histoire de la réception des œuvres a trouvé de quoi s'alimenter. Mais l'essentiel, je crois, est là, dans ces pages exactes, d'une admirable lucidité, rigueur et intuition. Soudain, un lecteur prend la parole, entre dans cette « complaisance indispensable » dont parlait Péguy. Je ne sais dans quelle mesure Pierre Emmanuel était un spécialiste de Péguy, s'il avait étudié chaque arpent de son œuvre... Il n'empêche : sa capacité à désigner, en quelques pages et avec sûreté, le point d'origine, la première impulsion de la pensée et de l'écriture péguystes, est impressionnante.

Je vais découper et citer largement ce texte qui est comme éclairé de l'intérieur par son sujet même. Comme tout grand travail critique, cette étude se nourrit et prospère, gagne son intelligence à la lumière de l'œuvre lue et méditée. C'est par elle, par le chemin qu'elle lui ouvre, qu'il atteint ce point de vérité décisive. Pierre Emmanuel ne louvoie pas au sujet de la fidélité et de la foi de Péguy en Jésus-Christ. Il ne se lance pas dans de vaines supputations qui explorent les périphéries de sa pensée, qui égarent loin de son noyau. Suivant les lignes de sa prose et de sa poésie, c'est de ce point central qu'il part et c'est à lui qu'il parvient. Dès le porche de l'église, Péguy est déjà devant l'autel, face au Saint-Sacrement, dans la communion du peuple de Dieu.

D'abord ce portrait intérieur qui définit non point une réconciliation, l'illusoire résolution des contraires, mais désigne au contraire la cheville d'une tension maintenue, moteur de son écriture.

« Le tempérament de Péguy et son caractère, son destin d'homme et son âme d'enfant, son pressentiment et sa mémoire ancestrale, son expérience et son espérance, la

ystole et la diastole de son être, la double circulation qu'elles règlent entre futur et passé, "le dévêtement de la liberté et le revêtement de la mémoire", la vie et la mort, tout cela se défait et se refait, opère indivisiblement dans sa langue. »

« La singularité de Péguy, en son temps et même au nôtre, est d'être essentiellement non singulier, d'être en lieu commun : d'être encore (il s'en dit fier et reconnaissant dans la « Note conjointe sur M. Descartes ») tout proche de "l'ombre de l'âme illettrée", de ce silence qui est comme l'indivision de l'essentiel. »

Nous ne pouvons pas nous contenter d'une hiérarchie, même républicaine, des mérites, de la culture. À l'ordre des distinctions, à la verticalité profane, il faut opposer cette « indivision » qui nous fait homme, nous fait être ensemble. « Il faut se sauver ensemble. Il faut arriver ensemble chez le bon Dieu. Il faut se présenter ensemble. (10) » Pour être verticale et droite, la ligne doit d'abord croiser l'horizontalité silencieuse et collective, se mêler à elle, ne pas craindre, dans ce mélange, de perdre de vue le sommet.

« Le véritable quotidien est notre intimité radicale avec l'essentiel, la vérité chaque jour nouvelle et la même. De l'essentiel nous ne savons guère que les noms humains, mystères douloureux ou joyeux, vocables qui disent l'homme de façon définitive dans sa solitude, ou son anonymat, ou son appartenance, ou face à la mort, ou devant Dieu. Chacun de ces mots est un raccourci vers l'essentiel, l'ellipse d'un très long chemin fait ensemble, en silence : quoi de plus silencieux que les grands mots, et de plus vain que leur usage si par lui nous ne remontons pas à leur silence. [...] Péguy parle pour être ensemble dans la sempiternelle, originelle expérience humaine. Pour

être Charles Péguy parmi les siens ; pour être pleinement un homme. Pétri dans la masse. Anonyme et un. »

« Le lieu de Péguy écrivain n'est donc nullement la littérature, si l'on entend par ce mot le domaine où un auteur règne en maître sur le langage qu'il invente ou hasarde, et dont le sens – quand il existe – ne s'impose à lui comme règle spirituelle ni avant ni après la lettre. Péguy est aux antipodes de ces intelligences qui se veulent libres – et l'homme avec elles – de toute dépendance, de toute obligation à l'égard d'un sens indépendant de leur logique ou de leur fantaisie. »

Pierre Emmanuel touche là un point essentiel et approche au plus près la nature profonde de la vocation de Péguy. Aux maîtres littéraires du langage – qui se voient, se rêvent tels – il oppose l'attitude du desservant de la parole. L'humilité, ici, n'est pas une vertu morale mais une lucidité qui élargit l'intelligence de l'écrivain au-delà de cet « art littéraire » conçu et revendiqué comme un écart, un prestige, une supériorité. Péguy, ajoute Emmanuel, est « l'un des rares qui ont organiquement développé le corps de notre langue, par l'effort d'y incarner de la pensée ». Comme on le voit, il ne s'agit nullement de relativiser la grandeur de l'auteur du *Mystère des saints Innocents*, mais de la replacer dans son juste espace, dans sa visée.

Le passage suivant retourne la question à notre intention, nous fait mesurer notre propre responsabilité à l'égard de la parole.

« Si Péguy n'est guère à la mode aujourd'hui, c'est que nous refusons que les mots nous engagent, et tentons d'en brouiller le sens, d'effacer mystérieusement leur origine, pour qu'il nous revienne à nous seuls de fixer, dans un présent sans consistance, l'utilité éphémère des significations dont il nous plaira d'être le commencement et la fin. »

« Péguy prophétise pour un monde athée – et pour ces chrétiens qui ont la nostalgie de l’athéisme – non point l’ombre et le souvenir mais la réalité présente et le scandale éternel de la Croix. »

Je cite ce passage pour l’incise, pour l’heureuse et juste évocation de ces « chrétiens qui ont la nostalgie de l’athéisme », de ces affranchis qui, hantés par le progrès, ont oublié notre « seule histoire profonde et profondément réelle », celle du surnaturel et de la sainteté. Avec, parallèlement l’oubli de la « perméabilité » de cette histoire au christianisme (11).

« L’art de Péguy [...] est une psychologie universelle de l’Incarnation : d’où sa merveilleuse familiarité, celle de l’âme médiévale, vis-à-vis de Jésus et des siens. »

Pour Péguy, le Christ c’est Jésus. Cette « familiarité » pose les prémices de sa théologie. Inutile de préciser que ce n’est pas par un quelconque progrès que nous sommes passés de cette « âme médiévale » à la très incertaine, « nostalgique » et versatile âme moderne...

« La langue de Péguy, c’est ce mécanisme de l’incarnation illustré par une conscience infatigable, solidaire en chacun de ses actes de tout le monde créé : et par là même articulée, ajustée, à l’échelonnement temporel de l’éternelle action rédemptrice. »

Ce passage et les deux suivants insistent sur les particularités, les particularismes de l’écriture de Péguy, de ce « tremblement d’écrire » qui ne le paralysait pas mais au contraire l’encourageait, le tirait plus loin. Est ainsi mis en lumière le lien consubstantiel qui existe entre ces fortes singularités stylistiques et le contenu de sa pensée d’une part, et d’autre part, plus amplement, le « mécanisme de l’incarnation » (12). Entièrement dépendante de ce « mécanisme », l’écriture de Péguy est, à chaque ligne, de foi incarnée,

de fidélité. « Car le surnaturel est lui-même charnel / Et l'arbre de la grâce est raciné profond... », comme il l'écrivait dans l'un des quatrains d'*Ève*.

« Même quand il n'est pas directement développé, le thème de l'incarnation est vécu par Péguy dans l'effort d'ajuster son langage. »

« ... Si le style de Péguy ne se propage à l'intelligence du lecteur pour qu'elle devienne flamme à son tour et en épouse le tourbillon ascendant, il est presque impossible, et d'ailleurs vain, de ramener la pensée de l'auteur à une suite d'idées bien faites. Sa logique n'est pas de l'entendement, mais de l'esprit soulevé d'un souffle pentecostal. »
« L'art du poète, chez Péguy, ne diffère pas de celui du prosateur. C'est la même matière verbale, la même genèse formelle, et spirituellement le même acte. Leurs sommets paraissent pourtant distincts : la prose culmine en méditation religieuse, la poésie en sacrifice de louange. »

La question de la manière dont s'articulent, dans l'œuvre de Péguy, sa prose et sa poésie est évidemment toujours posée. L'art est le même, mais pour aller vers des sommets différents. En conséquence, les modes de lecture ne sont pas les mêmes. Les longs poèmes appellent une lecture continue – « liturgique », comme il est dit dans le passage suivant. La prose, elle, peut admettre, appelle même parfois, une lecture plus fragmentée. On peut vouloir reprendre souffle, sans perdre de vue, non pas la continuité de la pensée, mais son effort, son obstination. Et jusqu'à sa fatigue.

« C'est à la tradition liturgique que l'œuvre de Péguy se rattache. La litanie, c'est le temps devenu louange. C'est aussi, comme une suggestion héréditaire, l'expérience puissante et confuse, d'âge en âge accumulée, de la sainteté inhérente aux paroles ; une mémoire collective de

la sainteté, l'anonymat d'une aspiration innombrable. [...] Le rite, la *joie rituelle* qu'évoque le dernier Péguy, c'est cette chaleur de compréhension commune, communautaire, qui en précède la conscience individuelle, l'englobe et parfois y supplée. Péguy a sans doute rêvé d'une vie intérieure et d'une vie universelle identiques en profondeur, ou plutôt d'une vie intérieure universelle, une en son fond, personnelle dans l'infinie diversité de son timbre. Rêvé ? il a vécu cette vie : c'était pour lui l'Église. »

Le mot, le dernier ici, est prononcé. Église. Il faut l'entendre dans toute son universalité visible, chrétienne, dans son unité et identité catholiques, et non le rapporter aux singularités de l'itinéraire biographique et spirituel – et aussi, que l'on ne s'y trompe pas, politique – de Péguy. Cette manière de comprendre l'Église ne devrait pas souffrir de discussion. Car il s'agit bien, en fait, d'être compris par elle, d'appartenir à son corps, « plus étendu qu'on ne pense » (13).

Je ne vais pas paraphraser davantage ces considérations de Pierre Emmanuel, d'une si haute pertinence : je renvoie, bien sûr, à l'intégralité du texte. Cette hauteur touche forcément au surnaturel. Mais un surnaturel qui ne peut qu'être pleinement, concrètement, incarné, par le croisement, déjà évoqué, des deux dimensions, verticale et horizontale, de la Croix du Christ.

1 Robert Burac, *Charles Péguy La révolution et la grâce*, Robert Laffont, 1994. Le même a établi, d'une manière rigoureuse et définitive, l'édition des *Œuvres en prose complètes* de Péguy de la « Bibliothèque de la Pléiade » en trois volumes (1987, 1988 et 1992)

2 Charles Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, in *Œuvres en prose complètes*, tome III, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 542

3. André Suarès, *Idées et visions et autres écrits polémiques, philosophiques et critiques 1897-1923*, édité par Robert Parienté, tome I, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2002, p. 605

4 Charles Péguy, *Clio, Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, in *Œuvres en prose complètes*, tome III, *op. cit.*, p. 1007 et 1101

5 Charles Péguy, « Il ne faut pas dire », texte de 1906 publié de manière posthume in *Œuvres en prose complètes*, tome II, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 572

6 Philippe Sollers, *la Divine Comédie Entretiens avec Benoît Chantre*, Desclée de Brouwer,

- 2000, p 187 Voir surtout le dernier livre de Benoît Chantre, *Péguy point final* (LeFélin, 2014)
- 7 Charles Péguy, « Note sur M Bergson et la philosophie bergsonienne », in *Œuvres en prose complètes*, tome III, *op cit*, p 1277
- 8 Charles Péguy, « Note conjointe sur M Descartes et la philosophie cartésienne », in *Œuvres en prose complètes*, tome III, *op cit*, p 1299
- 9 Pierre Emmanuel, « Péguy serviteur du Verbe incarné », *Esprit*, août septembre 1964, repris dans *Le monde est intérieur*, Seuil, 1967, p 185 205
- 10 Charles Péguy, *le Mystère des saints Innocents*, in *Œuvres poétiques et dramatiques*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2014, p 424
- 11 Philippe Grosos, dans *Péguy philosophe* (Éditions de la Transparence, 2005), établit à ce propos un parallèle entre Péguy et Bernanos, p 141 159
- 12 Voir à ce propos, dans le dossier « Péguy » de la revue *Nunc* (n° 32, février 2014), les études de Pauline Bruley et de Camille Riquier
- 13 Propos de Péguy tenu le 5 mars 1907 et rapporté par Jacques Maritain dans son *Carnet de notes* (*Œuvres complètes*, tome XII, 1961 1967, Saint-Paul éditions-Academic Press Fribourg, 1993, p 174) Cf René Mougel et Robert Burac, *Péguy au porche de l'Église Correspondance inédite Jacques Maritain et Dom Louis Baillet*, Cerf, 1997, p 30